

# 4 La crise du Covid-19



## «Une solidarité fantastique entre soignants»

**Docteur Yacine Tandjaoui-Lambiotte**  
Praticien en réanimation à l'hôpital Avicenne, à Bobigny (Seine-Saint-Denis)

Concentré mais pas inquiet. Ainsi apparaît le docteur Yacine Tandjaoui-Lambiotte, expliquant d'une voix grave et posée la situation dans son hôpital, le premier de Seine-Saint-Denis à avoir été désigné référent dans la prise en charge du Covid-19. «Les services de maladies infectieuses et de réanimation ont accueilli beaucoup de malades en peu de temps, témoigne ce praticien en réanimation, mais la ressource en lits et en soignants n'est pas arrivée à saturation. Néanmoins, la situation est suffisamment préoccupante pour qu'on mette en place des stratégies permettant d'augmenter nos capacités d'accueil.»

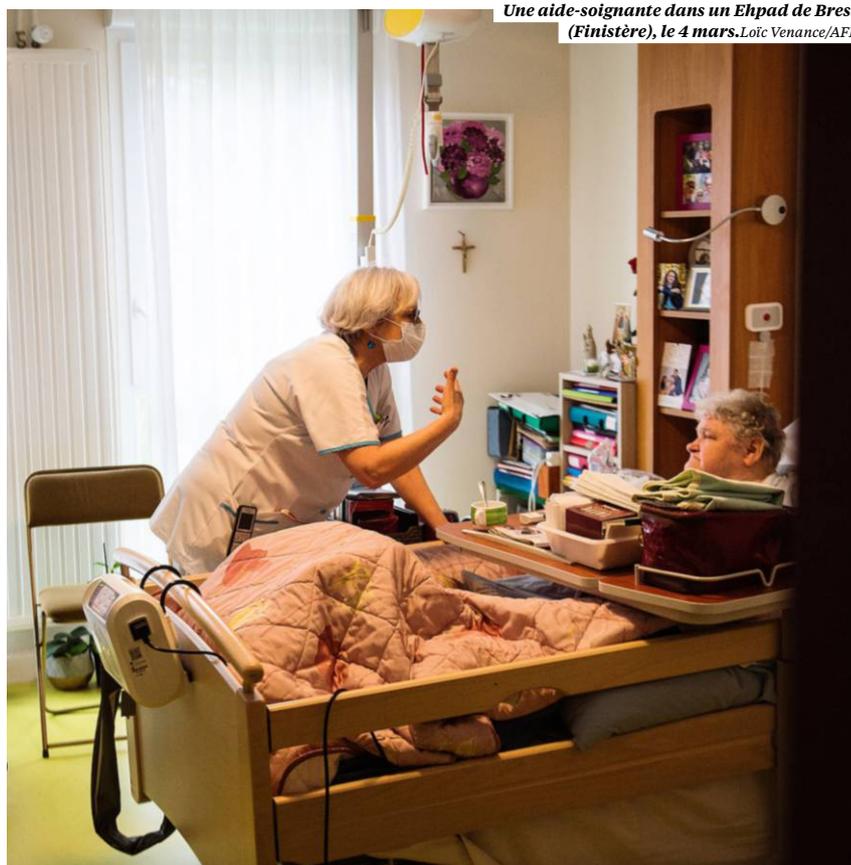
En quelques jours, ce médecin, également diplômé de pneumologie, a vu son service changer de visage. «J'ai compris qu'il se passait quelque chose quand je me suis rendu compte que, pour la première fois de ma vie, et de celles de tous les médecins de l'hô-

pital, même les plus anciens, tous nos malades étaient hospitalisés pour une même pathologie», raconte-t-il.

Pour lui, les difficultés actuelles tiennent moins aux soins de réanimation qu'aux règles imposées par l'extrême contagiosité du virus. Isolés, les patients ne peuvent être approchés qu'au prix d'un habillage méticuleux des soignants. «Vingt, trente, cinquante fois par jour, il faut se frictionner les mains avec une solution hydroalcoolique, mettre un masque, des lunettes, une charlotte, une surblouse, des gants, puis retirer tout ça dans un certain ordre», détaille-t-il. Cela prend un temps considérable.»

Mais ce qui le marque le plus ces temps-ci, c'est «l'engagement maximal du corps soignant. Il y a une solidarité fantastique», se réjouit-il. Certains ont écourté leurs vacances; d'autres ont stoppé leurs travaux de recherche pour aider sur le terrain. «On va avoir besoin d'énergie pour tenir la distance», prévient le docteur Tandjaoui-Lambiotte. Le président Emmanuel Macron a dit que nous étions en guerre contre le virus. Mais pour qu'on la gagne, il faut qu'on nous donne des moyens.»

Jeanne Ferney



Une aide-soignante dans un Ehpad de Brest (Finistère), le 4 mars. Loïc Venance/AFP

## «Je pense Covid, je mange Covid, je rêve Covid»

**Céline (1)**  
Infirmière à Strasbourg (Bas-Rhin)

«Je pense Covid, je mange Covid, je rêve Covid», confie Céline, trentenaire, infirmière dans une des trois unités de réanimation d'un hôpital strasbourgeois. La «réa», ce fut son choix dès la sortie d'école, il y a plus de dix ans. Un service qui exige de s'occuper d'un petit nombre de patients et d'apprendre à les connaître, tout comme leurs proches.

Il y a huit jours, son service recevait son premier patient atteint du coronavirus (auparavant, l'unité dédiée d'un autre hôpital suffisait). «J'ai pris conscience de la gravité des choses quand nos médecins ont commencé à porter des masques en continu et à interdire totalement les visites des familles. Et quand sont arrivés en hélico trois patients Covid de Mulhouse, Colmar et Sélestat. Le médecin qui les accompagnait nous a dit qu'ils étaient débordés.»

Le service de Céline, lui, n'est pas encore surchargé, mais presque au complet. «On doit toujours garder au moins un ou deux lits pour d'autres cas urgents, mais on essaie

de réveiller et extuber les patients plus vite quand ils vont mieux, pour les transférer vers d'autres services. Bientôt la moitié des 30 lits seront des Covid.»

Mais, insiste-t-elle, ces derniers ne sont pas les cas les plus lourds. «On n'a pas pour l'instant de défaillance multiviscérale. Si nous avons besoin de bras, c'est parce que chaque patient atteint du coronavirus requiert un temps incompressible d'habillage, de manipulations et de mesures d'hygiène.» L'infirmière enfile en permanence masque FFP2, charlotte, lunettes de protection, surblouse à usage unique et gants.

Grâce aux box individuels dont la ventilation est coupée et les instruments à usage unique, jusqu'aux draps, Céline ne craint pas la contamination. Et depuis une semaine, son service a vu arriver du personnel supplémentaire. Les messages de soutien n'en sont pas moins précieux, qu'ils viennent des collègues, de la famille et des amis, ou du sommet de l'État. «Le président de la République parle des réa. Je crois que tout le monde a compris qu'on est en première ligne.»

Élise Descamps (à Metz)

(1) Son prénom a été modifié.

## repères

Quatre-vingt-neuf nouveaux décès en vingt-quatre heures

**Jeudi 19 mars, la France comptait 9 134 cas confirmés, dont 3 626 personnes hospitalisées et 931 cas graves en réanimation, selon Santé publique France.**

**Il s'agit du quatrième pays européen le plus touché, après l'Italie (35 713 cas), l'Espagne (17 395 cas) et l'Allemagne (13 979 cas).**

**Toutes les régions de la métropole sont touchées.**

**L'Île-de-France arrive en tête avec 2 696 malades confirmés, dont au moins 330 en réanimation selon l'agence régionale de santé. Suivent le Grand Est (2 163 cas) et l'Auvergne-Rhône-Alpes (858).**

**Depuis le 24 janvier, date à laquelle a été déclaré le premier cas de Covid-19, l'épidémie a entraîné 264 décès, dont 89 survenus mercredi 18 mars.**

## «J'ai peur d'être celle qui apporte la maladie»

**Sandra**  
43 ans, aide-soignante dans un Ehpad du Morbihan

Jamais Sandra n'aurait imaginé se retrouver dans la santé. Elle qui avait commencé des études de droit dans sa Guadeloupe natale a tout plaqué, étudiante, pour chercher une autre formation et rejoindre la métropole. Puis, de fil en aiguille, le Morbihan où habite une partie de sa famille.

Et, en 2011, un Ehpad, où elle y occupe encore aujourd'hui le même poste d'aide-soignante. L'établissement dans lequel elle travaille a été l'un des premiers de France à fermer ses portes aux visiteurs, tout début mars, en raison de sa proximité avec le cluster du Morbihan.

Cette mère d'une adolescente l'avoue, elle n'aurait jamais pensé connaître une telle crise sanitaire. Au fil des jours, l'aide-soignante s'est mise à porter un masque toute la journée. Suscitant de très nombreuses questions chez les personnes âgées dont elle s'occupe. «Certaines

me disent : "Vous avez peur de moi ?" Je leur explique que c'est l'inverse, que je porte un masque pour ne pas les contaminer. Il faut sans cesse expliquer, et lever des angoisses qui peuvent être fortes.»

De fait, dans cet Ehpad, aucun des 150 résidents n'a pour l'heure développé la maladie. Si les visites sont interdites et les activités assurées par des animateurs extérieurs annulées, les résidents ne sont pas confinés dans leurs chambres. «On n'en est pas là, mais chacun doit toutefois rester à son étage. Malgré tout, la vie continue», explique encore Sandra, qui ajoute dans un soufre : «Si on peut aller jusqu'au bout comme ça, ce sera bien.»

Un impératif pour cette population particulièrement fragile. Et qui rend cette soignante extrêmement vigilante. «J'essaie de ne pas entrer dans la psychose, mais il est vrai que ces derniers jours, j'y pense beaucoup. J'ai peur d'être celle qui apporte la maladie dans l'établissement. Du coup, je suis un peu dure avec ma famille. Ma fille et mon mari portent le même enjeu que moi. Ils doivent m'aider à préserver mes patients.»

Loup Besmond de Senneville